



# LA VIE HÉROÏQUE

du Capitaine CLAUDE

COMMANDANT  
D'ESCADRILLE DE CHASSE

(Ouvrage couronné par l'Académie française.)



L'auteur a ainsi dédié son livre au Carmel :  
*A la Révérende Mère Supérieure du Carmel de Lisieux. Ce héros et ce Saint pour qui sainte Thérèse fut l'Ange des combats, dans le Ciel de son âme et dans celui de la France. En respectueux hommage.*

LA VIE HEROIQUE DU CAPITAINE CLAUDE suscite, nous le savons, un très vif intérêt. Pourtant, rappelons-le, ce ne sont que des extraits du beau livre d'André Merlaud. Nous ne saurions trop engager nos lecteurs à se procurer ce livre et aussi à le répandre largement. Il fait passer sur les âmes l'air pur et vivifiant des cimes.  
En vente aux Editions SPES (275 fr.), 79, rue de Gentilly, Paris.

## DEUXIÈME PARTIE (Fin)

### LA FIN D'UN CHEVALIER

**L**E 25 septembre, le capitaine des « Petits Poucets » s'était levé de très bonne heure. La nuit avait été lourde et agitée, comme dans l'attente d'un rendez-vous inexplicable. Le combat de la veille, sur le secteur d'Eppembrun-Hornbach, l'avait en quelque sorte électrisé. Était-ce la fin de cette comédie insipide? La guerre pour de bon?

Ce matin-là, il assista à la messe du curé de Roville, qui devait rejoindre son corps au petit jour. Il y communia. Son âme avait besoin du Viatique des forts. Quelques jours plus tôt, n'avait-il pas écrit à ses parents :

« Je communie toujours en Viatique, sachant chaque matin que je puis tomber le jour même. »

Dans son action de grâces, il demanda la Paix, non pas celle qui vient de la nature et du monde et qui n'apaise que l'enveloppe, mais la Paix des profondeurs, cette maîtrise de soi devant le terrible devoir, un peu du ciel au milieu du déchaînement des forces infernales.

La messe terminée, le prêtre vint trouver l'officier qui, la tête dans les mains, priait.

— Mon Capitaine, je laisse le Bon Dieu dans mon église. Je sais qu'avec vous, il ne s'ennuiera pas...

Le visage serein, comme illuminé par une heureuse confiance, Claude répondit :

— Monsieur le Curé, la vie d'un aviateur est entre les mains de Dieu. Si Dieu ne m'appelle avant votre prochain retour, je vous promets que le Tabernacle sera bien gardé. Si je meurs!...

La phrase resta ainsi en suspens. Il n'appartenait qu'à Dieu de l'achever.

Rentré dans sa chambre, Claude s'accouda quelques instants à sa fenêtre. Le jour sera beau. Les dernières étoiles rentraient dans la lumière. De grandes traînées rouges barraient l'horizon. Et le clocher, telle une immense épée se détachant sur le ciel, donnait cette curieuse impression de transpercer un cœur. Claude semble obsédé. Pourquoi n'est-il pas parti hier? N'est-il pas celui qui doit donner l'exemple en toutes circonstances? Aujourd'hui, c'est lui qui commandera la première patrouille. Le jour s'annonce extraordinairement propice au repérage des positions et le devoir s'impose comme le matin, avec la même ivresse; le devoir auquel ce jeune officier n'a jamais failli, vers lequel il s'est toujours tendu amoureuxment.

« L'homme ne respire que dans le don de lui-même, écrit-il sur son carnet spirituel. Il faut donner comme le voyageur pressé qui ne regarde pas en arrière. L'avion qui passe m'a depuis longtemps enseigné que les biens d'ici-bas ne sont qu'une halte pour un long voyage. »

Avant de regagner le terrain, le capitaine des « Petits Poucets » dispose encore de quelques instants. Il les consacre à sa famille.

4<sup>e</sup> Escadrille, 2<sup>e</sup> Groupe. S. P. 80.

Chère Mamy, cher Papa, chères Gisèle et Yolande.

Ouf! Je n'aurais jamais cru devoir écrire à tant d'agréables personnes à la fois. Et pourtant, j'abrège. Je vous ai envoyé un télégramme pour calmer



votre attente. Soyez donc sans inquiétude. Pas de nouvelles, bonnes nouvelles. Le proverbe est encore bien plus vrai en temps de guerre. Tout va bien. Pas de victoire encore. Une jeune fille de Reims m'écrit cependant pour me féliciter, car là-bas, le bruit court que j'aurais abattu deux « Boches ». Ne désespérons pas, ce sera bientôt fait.

J'avais commencé de lire la vie de l'oncle Adolphe, mais depuis que je suis au front, le temps me manque. Oui, cet oncle était un saint, et j'ai confiance en sa protection... Je n'ai pas de scapulaire, mais dès que je pourrai me le faire imposer, je le ferai.

J'ai communié ce matin et je le ferai chaque fois que je le pourrai, car c'est la seule force que nous puissions posséder ici-bas. Je prends chaque jour mon vol, l'âme en paix. Je n'ai pas peur de la mort, qui serait la meilleure des choses, si nous aimions vraiment Dieu. Peu importe ce qui m'arrivera. J'ai tout accepté d'avance, et seule la volonté de Dieu me plaira. Si vous apprenez ma mort, il ne faudra pas être tristes, mais arriver à tant aimer Jésus que vous sachiez vous consoler et vous réjouir en Lui.

Je vous embrasse tous de toute mon affection.

PIERRE.

Si la valeur d'un homme est tout entière dans son consentement au sacrifice, le Capitaine des « Petits Poucets » a fixé dans cette lettre sa mesure. Depuis longtemps, il a dépassé le risque. Une vocation d'aviateur qui s'arrêterait là serait entachée de fraude. C'est vers la mort qu'il va. Elle est son ange et son démon, son exaltation et sa fureur. Il se battra contre elle; mais si elle le frappe, il l'accueillera à la façon d'un enfant qui sourit à ses rêves les plus purs.

Sur le terrain, les avions ont passé aux citernes. Ils sont maintenant en piste. Claude est entré sous la tente du P. C. d'escadrille. Il examine les papiers venus du Groupe. Les pilotes attendent les ordres. Ils attendent, ils sont volontaires et très indifférents à la minute qui va suivre. Certains ont déplié leurs cartes où les circuits déjà effectués sont notés d'un pointillé rouge. A la lisière du bois, entre deux queues d'avion, Plubeau commente à grands gestes ses exploits de la veille. Revêtu de sa combinaison de pilote, le Capitaine sort du P. C., le cahier d'ordre à la main. Il lit :

« La 4<sup>e</sup> escadrille doit fournir trois pilotes pour la prochaine patrouille. Sont désignés : capitaine Claude, adjudant Baptizet et adjudant Tesseraud. Départ à 10 heures. »

Le capitaine des « Petits Poucets », encadré de ses deux coéquipiers, consulte la carte. Les parachutes sont endossés, ficelés. C'est l'heure. Les hélices tournent. Les engins cahotent puis décollent. Peu à peu, la terre s'efface derrière eux. Ils n'ont plus le temps d'y songer : le rendez-vous est plus haut. Arrivés sur le secteur de Bergzabern-Hagenbach, les trois « Curtiss » croisent deux patrouilles du G.C.I./4. Le secteur est calme. Poussant plus loin leur incursion, la Flak s'est réveillée. Quelques salves éclatent en flocons

noirs au-dessous de leurs ailes et par la déflagration, leur imprimant un fort mouvement de bascule. Soudain, une patrouille de « Messerschmidt » venant de Karlsruhe surgit du soleil. Ils sont trois... Ils sont cinq... Tesseraud en a un dans la queue. Baptizet pique en trombe sur lui et l'abat. Selon les règles tactiques, Claude se sépare de ses coéquipiers, en leur signifiant : « Occupez-vous de ceux-là, je me charge des autres. »

Il se présente à eux, il les attire dans son jeu et les dépiste

par une série de virages hardis. Mais voici qu'une nouvelle escadrille ennemie vient rétrécir la cage. Seul contre dix. Va-t-il abandonner le combat, comme l'eût peut-être réclamé la prudence ? Le nombre l'enivre. La carrière est belle. C'est le dépassement rêvé. Il sait que sa chair entre perdante dans l'aventure; mais il sait aussi qu'elle se confond avec celle de la France et que l'amour n'a pas de mesure. Vivre et mourir se concilient sur les cimes de l'âme. C'est décidé : il s'engage. Attaqué de deux côtés à la fois, l'avion se cabre et pique ferme, lançant une gerbe sanglante. Un oiseau noir s'enflamme et percute dans un champ près de Lauterbourg. Un demi-looping, un demi-tonneau, les gaz en grand, l'avion arrive à se dégager de la tornade et monte en trombe à 4.000 mètres. Le fuselage crépite sous l'effort. L'espace est tout griffé de traînées meurtrières... Encore un piqué, une salve de mitrailleuse et un second avion allemand tombe comme une torche sur la forêt de Biewald (1). Dans ce combat titanique qui ne dura pas moins de vingt minutes, Claude exploite toute sa science de pilote, combinant d'un réflexe prompt et sûr le jeu du palonnier et du manche. A chaque zigzag, à chaque abattée, l'ennemi est là dans un ciel qu'il veut à lui seul. Tout à coup, déjoué par une violente secousse, l'avion se met à danser. Une aigrette de feu sort du fuselage. Le moteur a été touché par des balles incendiaires. Mais le pilote ne veut pas tomber sur une terre hostile aux faibles. L'Alsace n'est pas loin. C'est vers elle qu'il tendra sa glorieuse misère d'enfant blessé. L'avion s'est retourné, roues au ciel. Une grande traînée blanchâtre sillonne l'espace en oblique.



Pierre Claude sur son Avion

Sa tombe  
au cimetière  
militaire  
et  
Bénédition  
de la Croix à  
Wintzenbach



(1) Ce second avion abattu n'a pas été homologué, étant tombé en territoire allemand.



C'est la chute qui s'amorce. Mais voilà la terre française. Le parachute s'est ouvert pour la saluer, tandis que l'appareil en feu s'en va montrer sa cocarde aux fantassins qui doutent. C'est avec une fierté d'enfant que le rescapé aspire revoir sa mère patrie et tous ses frères d'armes qui attendent sur le seuil. Déjà, le damier de champs et de boqueteaux se rapproche. Il va bientôt toucher la terre qu'il reconnaît, courir de ses deux jambes solides pour reprendre son poste. Mais les oiseaux de proie l'ont poursuivi, pressentant en lui un chef dangereux, une cible pour grands maîtres. Des coups de mitrailleuse crépitent. Claude les a identifiés à leur style. Son sacrifice est consommé. Ses mains se sont ramenées sur sa poitrine, comme s'il eût voulu prendre son cœur et l'offrir.

Nous voudrions connaître les derniers mots qui passèrent sur ses lèvres dans la solitude du ciel. Jetons un dernier regard sur son cahier intime, nous en percevons quelques échos.

« Lorsque, épuisé par le fardeau de la croix, nous sommes sur le point de défaillir, appelons Jésus. Supplions-le comme le petit enfant qui supplie sa mère, lorsqu'il est perdu dans la nuit. Jésus est trop bon. Il nous aime trop pour ne pas venir. »

Dans la dernière lettre qu'il écrivit à Marguerite-Marie Destys, nous lisons :

« J'ai remis toutes mes pensées entre les mains de mon Jésus sans vouloir essayer de lutter, et aussitôt la paix est entrée dans la joie de mon cœur, une paix... Oh ! si vous saviez ! »

...S'il est vrai que la dernière lueur de lucidité d'un être éclaire et résume toute sa vie, s'il est vrai que ceux qui ont vécu grands se grandissent encore devant la mort, nous ne serions pas éloignés de croire que les dernières prières de cet enfant qui agonisa avant même d'être blessé, ont été celles du Christ attaché comme lui entre ciel et terre : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » « Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains. » C'était dans le style de sa vie !

Lorsque le parachute toucha terre entre deux buissons, non loin de Wintzenbach, Pierre Claude avait donné son âme. Deux balles l'avaient atteint en plein front. Sa jambe droite avait été fracassée par une décharge de mitrailleuse. Sa combinaison, rayée de veines rouges, portait sur le côté une large déchirure ; ce qui laissait croire qu'il s'était accroché à l'empennage de l'avion en voulant sauter dans le vide. Quelques soldats accourus du poste voisin entouraient ce

martir de leur cause. Ils retenaient leur souffle. Ils avaient envie de pleurer. L'un d'eux fit cette réflexion : « Il y a tout de même des avions français au-dessus de nos têtes. » « Oui, répondit un autre, mais il faut qu'ils tombent pour qu'on s'en rende compte. » Ce soldat, un simple parmi les simples, avait dit le mot profond. Les témoins sont ceux qui meurent pour qu'un peuple vive. Les morts sont ceux qui rappellent la vraie France. Mais la vraie France, qui s'en souvient, qui en reste digne aujourd'hui ?

Tandis que l'ambulance roulait vers Hagueneau, emportant le corps de Pierre Claude, sur le terrain de Roville-aux-Chênes, les pilotes et les mécaniciens du 2<sup>e</sup> Groupe de chasse étaient dans l'angoisse. Baptizet et Tesseraud avaient atterri depuis une heure. On s'était pressé autour d'eux. « Et Claude ? »

Tesseraud s'était recueilli. Baptizet, cet homme rude de manières, avait haussé les épaules, disant : « Hélas ! peu de chance qu'il en revienne. »

La radio lance ses appels dans l'espace. Les pilotes de la 4<sup>e</sup> Escadrille scrutent le ciel plus que de coutume. Les heures s'écoulent. Enfin, la nouvelle à laquelle personne ne voulait croire est confirmée par un poste d'infanterie de Wintzenbach.

Et le soir est tombé sur cette confidence, un de ces beaux soirs de septembre où l'horizon prend les teintes roses d'un visage d'enfant ; un ciel sans tache. Les coéquipiers de Claude ne raconteront pas au mess leur combat. La parole s'étrangle. C'est leur cœur qui songe. Sur le carnet de vol, à la dernière page de l'emploi du temps, écrit de la main du chef d'escadrille, une autre main a écrit :

LUNDI 25 SEPTEMBRE 1939. — Patrouille. Le capitaine Claude, parti à 10 heures avec les adjutants Baptizet et Tesseraud, a été assassiné, au bout de son parachute, près de Wintzenbach, à la suite d'un combat contre plusieurs avions ennemis. »

Et c'est tout.

Des femmes ont prié ce soir-là pour leur mari, des mères ont suivi leurs fils à travers les replis d'une terre hésitant encore à haïr et à tuer. Toute flamme n'était pas éteinte aux foyers des Français. On attendait, sans trop d'angoisse, l'heure des communiqués aux formules stéréotypées : « R.A.S. sur l'ensemble du front. » A Poitiers, ou Mme Claude s'était réfugiée, on attendait la grande tendresse d'un fils, mais d'un fils mort d'avoir tant aimé.

## ÉPILOGUE



Yolande-Arlette CLAUDE

Un autre livre serait à écrire, en écho à ce magnifique témoignage.

Cinq ans plus tard, Yolande-Arlette Claude réalisait en plénitude le message laissé par son frère, commandant de l'escadrille de chasse des « Petits Poucets ».

Le 20 août 1944, alors que Paris se libérait, Yolande se rendit à bicyclette vers Clichy, où on lui avait signalé des blessés. Arrivée place de l'Etoile et apercevant quelques soldats allemands au coin de l'avenue Kléber, elle s'arrêta pour leur demander où se trouvaient les blessés. À peine eut-elle

tourné le dos, s'en allant fièrement vers sa mission, qu'une rafale de mitrailleuse la coucha mortellement à terre. Un général allemand, pris de pitié, s'approcha d'elle et lui offrit ses secours. D'un geste, elle le repoussa.

— J'ai pris toutes mes forces, avouera-t-elle à sa mère, quelques heures plus tard, pour lui dire : « Eloigne-toi, assassin de mon frère. J'aime mieux mourir que d'être secourue par l'un d'entre vous. »

Transportée à l'hôpital Marmottan, elle revendiqua l'honneur d'être soignée au milieu des soldats.

C'est durant sa longue agonie qu'elle fut la plus « grande ».

Blessée par des balles explosives, le côté ouvert, la moelle épinière atteinte et les jambes fracassées, elle n'en finissait pas de mourir :

« Mourir en soldat, quelle fin inespérée, disait-elle. Je regrette seulement de n'avoir pas su faire davantage pour ma France. »

« Vous ne prenez pas ma vie, Seigneur, je vous la donne. J'ai soif d'Infini. »

Quelques heures avant sa mort, on lui apporta un bouquet de roses rouges.

« Comme c'est joli, une fleur, murmura-t-elle. Pourquoi meurt-elle si vite ! »

Et ses yeux se remplirent de larmes.

Et c'est le 22 septembre que, dans un sourire triomphal, cette « fleur de jeunesse » se ferma sur cette terre bouleversée de colère pour s'ouvrir au ciel des Béatitudes.

« Heureux ceux qui sont morts dans cet écrasement

« Et cette obéissance, et cette humilité.

« Heureux ceux qui sont morts dans ce couronnement,

« Dans l'accomplissement de ce terrestre vœu. »

Ces quelques lignes devaient être ajoutées à la vie héroïque du capitaine Claude. Elles en sont la conclusion et l'apothéose, le signe que le grain qui meurt continue la moisson.

Un jour viendra, peut-être, où l'on expliquera aux passants qui s'arrêtent, pensifs et priants, à l'Etoile, devant la plaque de marbre commémorative, ce que fut cette magnifique jeune fille de 25 ans, sur laquelle le monde ne cessait de formuler ses promesses et ses admirations et qui depuis longtemps, au fond de son cœur, n'avait choisi que pour son Dieu et pour la France.





*Echange contre permis civil, Bourges le 6-10-44*

MINISTÈRE DE LA GUERRE  
et  
MINISTÈRE DE LA MÉRINE.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

*Clair* N° **787**

**BREVET MILITAIRE**  
valable pour la conduite des véhicules automobiles de l'Armée ou de la Marine.  
(Décret du 20 mars 1921, décret du 11 décembre 1923, arrêté du 17 octobre 1932)

Titulaire : M. (1) *Claude Rau*

Grade *1<sup>er</sup> Lieutenant*, n° *674*  
né le *25-10-1903* à *Launayville*, dép. *Mayenne*  
domicile *Arvieux*, dép. *Mayenne*  
corps d'affectation *5<sup>e</sup> B A*  
corps instructeur *Arvieux*, le *20 Septembre* 19*44*  
La (2) *Colonel Honore*  
Président de la Commission d'examen,

*WINSO*

(1) (2) Grade of name

Documents AS.CO.ME.MO. 39-45 (Association pour la Conservation de la Mémoire de la Moselle en 1939-1945) transmis par Michel Auburtin